

Blanche sourit.

— Mais c'est un ajournement indéfini que tu me proposes là, Raoul ! dit-elle avec une pointe de malice et de gaieté.

Non certes, reparti le jeune officier en s'animant, car la rance est en train de mener l'Europe tambour battant, et plus d'une puissance demande déjà à traiter.

— Alors il faut que je me hâte de rendre la tranquillité à mes sentiments.

— Espères-tu y parvenir ?

— J'en suis sûr, répondit Blanche d'un ton délibéré.

Raoul hocha la tête avec mélancolie.

— Le colonel Bénédicte n'est pas de ceux qu'on cesse d'aimer aisément et qu'on oublie en quelques jours, répliqua-t-il. Moi-même, quoiqu'il soit devenu mon rival, à son insu, il est vrai, je sens que je le chéris encore, et que je le reverrai bientôt sans éprouver ni jalousie ni rancune.

Blanche était devenue t... Une soudaine exaltation colora son visage et fit vibrer sa voix.

— Ah ! que tous les deux vous vous valez bien par le cœur ! s'écria-t-elle. Il n'y a pas en ce monde deux âmes mieux appareillées et plus ressemblantes, deux existences aussi bien faites pour les étrointes de la véritable amitié !

Il y eut un silence, pendant lequel Blanche et Raoul se montrèrent attendris et pensifs. Le noble jeune fille reprit avec une charmante expression de reproche et de regret.

— Ainsi, Raoul, tu es décidé à repartir ?

— Très-décidé, crois-moi.

— Malgré mon consentement formel, tu renonces à m'épouser ?

— J'y renonce, quant à présent du moins.

— Soir, mon ami. J'attendrai ton retour, car, toi vivant, je n'aurai jamais pour époux que mon cher Raoul.

Elle tomba dans les bras du jeune officier. Ils mêlèrent leurs larmes dans un doux et chaste embrassement.

Blanche semblait toute navrée, et cependant Raoul crut remarquer comme un reflet de satisfaction intérieure dans la tristesse de son regard.

Quand madame de Flavigny apprit la résolution de son fils, elle s'efforça de la combattre, mais il demeura inébranlable. Huit jours plus tard, il quitta le château de Morsanges pour se rendre aux frontières, où nos armées victorieuses se préparaient à franchir le Rhin et à porter la guerre sur le territoire ennemi.

## ÉPILOGUE

### LE PONT DE LODI

#### I

On était en 1796. A la Convention nationale avait succédé le Directoire. Le général Bonaparte venait de commencer sa première campagne d'Italie, cet admirable prélude du grand poème épique où devait se dérouler son génie des batailles. Les victoires de Montenotte, de Millésimo, de Mondovi, de Pizzighittonne avaient rejeté les Autrichiens dans Lodi, petite ville située sur la rive droite de l'Adda. Après une marche rapide, les Français attaquèrent Lodi à l'improviste et en chassèrent les Autrichiens ; mais ceux-ci, se ralliant au delà de la rivière, firent volte-face et se mirent en devoir de disputer le passage du pont.

Les Autrichiens étaient au nombre de seize mille hommes, doze mille d'infanterie et quatre mille cavalier. Un nuée de tirailleurs s'éparpillaient sur la rive gauche, vingt pièces de canon s'apprétaient à balayer le pont. Il n'était pas d'usage à la guerre, dit un grand historien, de braver de pareilles difficultés. Aussi, répliqua en lui-même, profondément méditatif, le général Bonaparte prenait-il conseil de son audace. Le pâle

jeune homme à la taille grêle, aux traits romains, au regard d'aigle, pesait secrètement dans sa pensée les chances de la plus intrépidité des résolutions.

Pendant ce temps, les soldats, incertains de ce qu'allait ordonner leur général, mais déjà pleins de confiance dans son habileté et dans sa fortune, attendaient, abrités sous les toits italiens ou bivouaquant le long des rues, qu'on leur donnât le signal d'une de ces contres-marches soudaines dont l'armée des Alpes avait contracté l'habitude depuis que Bonaparte la commandait.

Parmi les demi-brigades qui occupaient Lodi, se trouvait le troisième régiment d'infanterie, dont le colonel était Bénédicte. Après le traité de paix signé à Bâle avec la Prusse, le 16 germinal (5 avril 1795), ce régiment avait été détaché de l'armée de Sambre-et-Meuse pour renforcer une des divisions campées sur le Rhin ; mais, tandis qu'il était en route, un nouvel ordre du Directoire lui avait enjoint de pousser jusqu'à Nice pour se réunir à l'armée d'Italie. Le destin propice avait ainsi placé Bénédicte dans les rangs de cette phalange héroïque qui devait se couvrir d'une gloire immortelle à la suite du plus hardi et du plus prodigieux capitaine de cette époque si féconde en grands généraux.

A la tête de son régiment, le jeune colonel s'était élancé l'un des premiers dans Lodi. En attendant la décision du général Bonaparte, il acceptait l'invitation hospitalière d'un patriote italien, et logeait place San Paolo. A demi couché sur un divan, il se reposait, tout en regardant parfois Raoul de Flavigny qui venait de s'endormir dans un grand fauteuil. Le jeune comte avait été nommé capitaine de grenadiers sur le champ de bataille même de Millésimo. Depuis qu'il avait pris du service dans l'armée républicaine, il était devenu véritablement le frère d'armes de Bénédicte, et la différence des grades n'avait pas un seul instant compromis la touchante égalité, la samilière tendresse qui régnaient entre eux. Ils ne se quittaient pas, ils mangeaient à la même table, ils partageaient le même abri. On les appelait *les inséparables*, et comme on soupçonnait qu'une si vive amitié était resserrée encore par quelques liens de parenté mystérieuse, on se montrait plein de sympathie et d'estime pour les deux amis.

— Qu'il est charmant, ce Raoul ! murmura Bénédicte, et surtout qu'il est brave et bon ! Je tremble, à chaque bataille, que la fatalité ne l'enlève. Pauvre comtesse de Flavigny ! quel désespoir serait le sien s'il fallait qu'elle apprit la mort de son fils adoré ! Mon Dieu ! reprit-il avec une émotion pleine de ferveur, si vous décidez que l'un de nous succombera dans cette lutte à outrance qui vient de s'engager, faites que ce soit moi, qui disparaîtrait de ce monde sans briser le cœur d'une mère !

Il prit sur le divan, parmi quelques objets précieux qu'il y avait posés, un médaillon, celui qui représentait la comtesse et Blanche, et il se mit à contempler avec attendrissement les deux têtes aristocratiques et suaves qui s'y trouvaient encadrées. Comme il s'oubliait dans cette contemplation, une voix le fit tressaillir.

— Ah ! mon colonel, je vous y prends ! s'écria gaiement cette voix.

Bénédicte se tourna vers celui qui lui parlait, et vit Raoul appuyé sur un coude, une joue dans sa main, le regard souriant.

— Je parie, reprit le jeune capitaine, que vous avez là sous les yeux le portrait de ma cousine Blanche et celui de ma mère ? Bon ! vous ne passez pas un seul jour sans leur donner un coup d'œil plus ou moins discret. Je m'en plaindrai à mon colonel ; tenez-vous pour bien averti.

— J'aime votre chère famille, mon ami, comme si j'avais l'honneur de lui appartenir. La vue de ces nobles et doux visages me cause un plaisir que je ne puis exprimer. Excusez-moi, Raoul.

— Vous êtes tout excusé, mon colonel. L'amitié véritable forme une parenté, celle du cœur. A ce titre, depuis longtemps vous êtes de ma famille, aussi bien que si nous étions unis par les liens de sang.